

Le dimanche 20 novembre, à dix-sept heures, je suis au théâtre municipal de Ferney-Voltaire pour écouter/voir l'interprétation de La Lanque d'Anna par Annick Gambotti, c'est la sixième représentation. Annick surgit dans une lumière douce et palpable et chante un couplet en italien qui m'inquiète, mais tout de suite : " Je ne suis pas celle que vous croyez... " introduit l'énumération de tout ce que l'on peut croire qu'elle est alors qu'elle l'a seulement été en nourrissant chacun de ses avatars de ce qu'elle fut et de ce qu'elle sera... Ce tissage est essentiel, sa formulation pas assez claire. J'ai pris lentement conscience que le jeu d'Annick me révélait une dualité jusque-là inaperçue entre ce qu'elle jouait et le très discret retrait grâce auquel elle maîtrisait la représentation. Comment dire cela ? Annick ne joue pas Anna, elle est Anna et d'autant plus vivement qu'elle l'est de ne pas l'être et ne cesse de traverser cette contradiction entre Je et l'Autre, ce qui donne à son jeu une intensité où se croisent ferveur, maîtrise et intelligence. Son interprétation de mon Anna est la septième que j'écoute et, jamais, je n'avais senti pareil frémissement entre la présence du personnage et la sensibilité de son interprète qui se donne en gardant vive une part de soi pour à chaque instant renouveler son don. Cela est très perceptible vers la fin quand Anna, confrontée à la maladie et à la mort, ne peut plus jouer qu'à être elle-même et qu'Annick cesse tragiquement d'être son double pour vivre sa fin... J'ai d'abord écouté avec une confiance mêlée de méfiance et celle-ci ~~se~~ a vite changé de nature pour fortifier l'élan de mon adhésion au jeu d'Annick... Quant à la mise en scène, toujours discrète, elle provoque l'émanation d'un espace qui soutient les gestes, les postures, les déplacements à la perfection.

Bernard Noël

# "La langue d'Anna", superbe histoire de femme à la Comédie

**A**nnick Gambotti joue, jusqu'à dimanche, "La langue d'Anna", d'après Bernard Noël. C'est la première adjointe au maire, Khadija Unal, qui a présenté le spectacle, mardi lors de la première, et rappelé qu'il était proposé dans le cadre du projet "Égalité des droits femmes/hommes : où en est-on ?".

Il y a d'abord un texte : ciselé, dense, écrit avec un scalpel, comme un tableau de Francis Bacon. Point de fioritures. Un texte brut où le corps est le personnage principal. Le corps comme chair, entrailles, ventre, langue, bouche et peau. Et une question : comment le poète Bernard Noël a-t-il pu à ce point se mettre dans la peau de La Magnani ?

Et puis il y a une comédienne : Annick Gambotti, qui,

seule sur scène, tout de noir vêtue, dans un long monologue tient en haleine les spectateurs. Tour à tour, forte et fragile, sensuelle et enfantine, elle fait, par les changements d'intonation dans sa voix, ressurgir les joies et les chagrins de l'actrice italienne, depuis l'enfance jusqu'à sa mort.

## Une performance artistique incroyable

Elle joue avec son propre corps, le malaxe, fouille dans ses tripes, son passé, comme enfant, comme femme, comme amante et comme artiste. Annick est Anna, Anna est Annick, mais chaque femme se reconnaît dans ce personnage. Quelle performance ! Occuper toute la scène et s'approprier un texte aussi difficile et flamboyant.

« Je ne suis pas celle que vous croyez », crie Anna comme un leitmotiv. Qui peut connaître l'autre ? Qui peut se connaître soi-même ? Apparaissent au fil des souvenirs les fantômes des metteurs en scène italiens avec qui Anna a tourné : Rossellini, Fellini et Pasolini, avec lequel elle partage le martyre de son assassinat. Oui, le texte est fort, mais on sourit aussi quelques fois.

La mise en scène d'Olivier Broda est sobre et dense, avec du sable, le bruit du resac, le jeu des lumières. On est sur un plateau de cinéma et on s'envole avec Anna dans ses rêves, tel l'aigle noir...

**Dominique BESSON**

De jeudi à samedi, à 20 h 30 et le dimanche 20 à 17 heures.



**Annick Gambotti est Anna, Anna est Annick.** Photo Le DL/D.B.



17/11/2016

ED01GE112

13 12 01

P2 T7 C8 PC Bdv3

*"S'il est vrai, comme quelqu'un l'a écrit, quelle n'était pas intelligente...  
elle possédait un grand, un extraordinaire instinct".*  
Vittorio de Sica.

Actrice mondialement célébrée, « La Magnani » est sans conteste la grande dame du cinéma italien d'après-guerre. Elle qui commença sa carrière artistique en chantant dans des cabarets et des night-clubs.

Elle sut imposer le respect voire la crainte chez ses metteurs en scène et partenaires et ses rôles de femmes plébésiennes, rudes et passionnées, font d'elle l'une des plus grandes actrices de son époque. L'impétuosité de son jeu et l'intensité de sa présence sur un écran surclassent toutes ses rivales.

Comédienne jusque dans la « vie », elle n'éparpillait sa force que pour mieux cacher une fragilité extrême et tenter de dissiper ses doutes. Superstitieuse et hypocondriaque, elle redoutait la mort par dessus tout et la maladie qui devait l'emporter fut un long chemin de croix, entamé avant même qu'elle ne lui soit découverte. Elle qui sera emportée par un cancer du pancréas.

Dans ce texte, elle **parle**.

Elle a toujours beaucoup parlé mais surtout avec les mots des autres. Elle a toujours voulu tout et tout de suite. Elle qui n'avait pas le temps de sa propre vie, voilà que son corps l'a rattrapée. Elle ressasse le passé au présent de la représentation. Elle convoque Fellini, Pasolini, Visconti, ses amis. Elle sait qu'il est trop tard mais elle ne s'y résigne pas car elle ne s'est jamais résignée.

Dans ce monologue touchant, Bernard Noël donne la parole à l'icône italienne qui se confie et se raconte, évoque son corps, l'emprise de la lumière et de l'ombre. Il lui fait « un pansement de mots » pour qu'elle puisse se distraire une dernière fois de la mort. Elle combat, chérit puis méprise son passé. Elle joue puis se met à nu. Elle raconte sa féminité parfois encombrante, parfois salutaire.

Dans une langue ample, l'auteur nous livre ici un texte plein de vie où rôde la mort, la maladie, la rage, la colère, le désir, la difficulté d'être multiple à l'instar d'un Pessoa. Mais ce qui était riche chez le poète portugais est ici pesant pour l'actrice italienne. Difficile d'être soi à force d'incarner d'autres...

Plutôt que de prétendre à des révélations sur la personnalité de l'actrice, *La Langue d'Anna* s'installe délibérément dans l'incertitude absolue où se trouve la narratrice quand à sa véritable identité. Convoquant ses "doubles" (Pessoa encore...) la comédienne conclut qu'elle n'aura sans doute été qu'une "machine" à rôles et sa tragédie se situait peut-être dans le fait qu'elle ne savait pas se glisser dans l'enveloppe d'une silhouette transparente... il fallait qu'on la voit. Incapable de « s'aimer soi-même », Anna va donc choisir de vivre par procuration en prêtant sa voix à ce « je » qui n'existe que dans le jeu des comédiens.

L'écriture de Bernard Noël parle à la peau. Elle est organique. Écrite d'une seule coulée, ces pages ne livrent pas de secret, ne relèvent pas d'une quelconque biographie sur le destin et la vie de cette icône. Ce monologue ne produit paradoxalement son effet de réel qu'en fabriquant

de toutes pièces les petits faits vrais qui parsèment une narration éclatée.

Pas question donc ici de chercher à interpréter ou représenter La Magnani. Elle est ici une figure féminine.

Il nous faudra faire entendre cette pensée en marche, la rendre concrète et organique. Labourer la langue pour creuser profond et tenter d'atteindre la vérité de l'âme.

Rendre palpables toutes les humeurs et les sécrétions décrites. Elle qui voulait qu'on voie tout : les battements, les flux, les élans, les angoisses, et même les sucs, les humeurs, et comment ces sécrétions affectent les organes ou les excitent".

Dans ce texte explorant des zones intimes et secrètes, nous chercherons à faire poindre la lumière dans l'ombre et l'ombre dans la lumière.

Nous ne nous contenterons pas du réalisme qui souvent ne nous montre que l'apparence des choses sans en montrer la profondeur. Ne nous montrant que ce que l'on voit dans le miroir ; il nous faudra casser ce miroir et voir ce qu'il y a derrière.

Nous travaillerons cette langue comme une matière, comme de la glaise. La sculpter et envisager cette traversée comme une partition : du murmure au cri.

Un travail vidéo viendra accompagner notre voyage dans un espace symbolique et mental. Miroirs et doubles seront au cœur de notre scénographie.

Olivier Broda, avril 2016